

LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE PEUX VOUS DIRE...

---> PAGE 04 * Grand Large * SYLVAIN COHER

---> PAGE 10 * Après une longue apnée * JULIEN MABIALA BISSILA

---> PAGE 26 * Anamarseilles * ANNE SAVELLI

---> PAGE 34 * LES CHRONIQUES

- * If Marseille

- * Perséphone aux jardins de sainte Radegonde

- * Étonnamment étonnée

- * Le Roman-feuilleton

- * BRÈVES NUMÉRIQUES



Grand Large © Sylvain Coher et Actes Sud

Après une longue apnée © Julien Mabiala Bissila

Anamarseilles © Anne Savelli

La Marelle remercie Actes Sud et Maries Desmeures,
pour leur aimable autorisation de publier un extrait de *Grand Large*
de Sylvain Coher, ainsi que tous les auteurs pour leurs contributions.

La reproduction et l'utilisation des textes de cette revue
sont soumises à accord préalable. La demande est à adresser
à la rédaction.

ÉDITO

La première chose que je peux vous dire...,

c'est l'incipit de *La Vie devant soi* d'Émile Ajar (Romain Gary). C'est aussi ce que souvent nous entendons lorsque nous rencontrons un auteur à qui nous souhaitons proposer une résidence à La Marelle. Sa voix, ses premiers mots qui surgissent et qui anticipent une présence de longue durée.

La première chose que je peux vous dire..., c'est aussi la promesse, l'ébauche d'un texte à venir, d'un projet à mener ensemble, l'excitation d'une nouvelle histoire à raconter, d'une nouvelle forme à inventer, de nouvelles rencontres à faire.

La première chose que je peux vous dire..., c'est enfin cette adresse de l'auteur au lecteur, ce lien intime qui se crée par l'intermédiaire du langage, d'une expression littéraire, de cette alchimique passage *du je au vous*.

La première chose que je peux vous dire..., c'est aujourd'hui une revue, que vous tenez entre les mains, destinée à héberger les textes d'auteurs accueillis en résidence à La Marelle, à la Friche la Belle de Mai, à Marseille. Des textes qui seront presque toujours inédits, proposés en « avant-première », avec l'émotion, parfois - une émotion que nous espérons partagée -, de lire des œuvres en devenir, en train de naître sous nos yeux.

Trois fois par an, ce sont ainsi des textes d'écrivains écrits à Marseille, ou pour Marseille. Des textes qui permettront aux lecteurs de mieux connaître les résidents à qui nous proposons aussi de rencontrer le public pour parler de leur travail.

Notre ambition n'est pas de devenir une revue critique (il y en existe beaucoup, et d'excellentes), mais de proposer un lieu d'accueil et de fidélité, d'amitiés et de rencontres. Raison pour laquelle la partie « Chroniques », destinée à rendre compte de parutions récentes des auteurs qui sont passés par La Marelle, sera rédigée par des contributeurs, certes parfois journalistes littéraires, mais plus souvent écrivains eux-mêmes, ou des personnes ayant noué des relations artistiques ou amicales (souvent les deux) avec les auteurs durant leurs séjours. Manière de garder un certain esprit de famille.

La première chose que nous avons à vous dire, à présent, c'est de vous inviter à lire les pages qui suivent, et celles des prochains numéros de la revue.

Grand Large

Sylvain Coher



Extrait d'un roman à paraître
aux éditions Actes Sud

À quelques mètres d'eux seulement il essayait d'entendre ce qu'ils se disaient tout en feignant de contempler la mer. Son dos osseux arrondi comme celui d'un bossu et les mains posées sur la pierre dans une immobilité parfaite, à l'exception des talons qui martelaient le parapet comme s'il courait dans le vide à tout petits pas. Lucky avait passé son bras autour du cou de la Fille et on aurait pu croire qu'il allait brusquement l'étrangler ou la balancer à la flotte. Le Petit les surveillait en douce tout en regardant la mer sous ses pieds. La mer froide. La mer étendue quasi morte devant lui. Il n'entendait pas ce qu'ils se disaient et peut-être même ne parlaient-ils pas. Lucky et la Fille ne s'occupaient pas de lui. Chacun de leurs baisers avait quelque chose d'obscène et les entendre n'aurait rien arrangé. Désormais ils n'avaient pas besoin de lui et le Petit devait se contenter d'attendre tandis que ces deux-là se roulaient des pelles et minaudent à voix basse, les yeux mi-clos avec le bec entrouvert des mouettes qui ont faim. C'était comme s'il avait été assis sur le parapet bien avant qu'ils n'arrivent. Face à la mer. Sa présence à côté du couple n'avait rien d'anormal, rien qui puisse les gêner pour se coller comme le font tous les amoureux dans un pareil endroit. Un bras dans le dos ou autour du cou et les oreilles en ventouse pour faire obstacle à la brise venue du large. Qu'il soit là ou qu'il n'y soit pas, ça ne changeait pas grand-chose et le Petit leur tenait désormais la chandelle. Avec son ongle il gratta la tache bien incrustée sur son jean au niveau du genou et décida qu'il en changerait le jour même.

Bien sûr il avait la mer devant lui pour l'occuper. Une mer grise faite de copeaux de bois et de bavures métalliques qui venaient claquer avec impatience trois mètres plus bas contre les gros moellons du parapet. Et la mer l'inquiétait sans que rien ne transparaisse sur son visage de gosse buté. Cette mer tout particulièrement parce qu'elle bougeait tout le temps et brassait sur elle-même une boue scintillante et filandreuse prélevée sur l'estran. La Manche. Sur la carte c'était un bras d'écolier qui faisait barrage entre la France et l'Angleterre. Rien à voir avec la mer telle qu'il la connaissait plus au sud, à Marseille ses pieds ne s'étaient jamais véritablement défaits du sable sec. Depuis qu'il était né partout la mer avait été douce et bleue et même à l'automne on pouvait s'y risquer et s'asseoir juste au bord pour un bain moussant chauffé par le soleil. Relax. Les bras croisés sur la peau tiède et les yeux perdus dans le tumulte des vagues à n'importe quelle heure de la nuit ou de la journée. Jamais on ne lui avait appris à nager mais il se débrouillait comme un animal paniqué, en battant l'eau furieusement. La Manche c'était autre chose. Une eau de lessive, un fond d'évier. Avec ça une perpétuelle odeur de marée basse et des moisissures venues des fonds croupis où la vase fermente et macère. Le Petit la regardait venir et repartir avec cet air méfiant qu'il pouvait prendre en d'autres circonstances. Au nord la mer est aussi grise que les gens, songea-t-il. En tapant des talons sur le parapet. Puis il cracha sur une vaguelette aux reflets caramel et replia ses genoux pour y poser le menton et dissimuler cette foutue tache qui le contrariait depuis qu'il était réveillé. En aucun cas il n'aurait voulu passer pour un clochard ni pour l'un de ces paumés qui errent en treillis dans les gares avec les cheveux longs et des barbes hirsutes. Plus d'une fois ses vêtements propres les avaient protégés du regard soupçonneux des flics et surtout ils lui avaient permis de tenir le coup moralement. Des habits impeccables en n'importe quelle situation, voilà tout ce qu'il exigeait de Lucky. Pour le reste il s'accommodait toujours et ne posait pas de questions. La finalité de leur grand voyage lui semblait aussi obscure que le jour de leur départ dans le pick-up de Mammon. Chaque fois le Petit était là où il devait être et plus loin encore il était toujours là. Mais la Fille était venue contrarier tous leurs plans. Lucky l'avait

ramassée la veille dans la taverne près du port où ils avaient bu comme toujours plus qu'ils ne pourraient se le rappeler par la suite. Bien sûr elle était un peu trop jeune pour Lucky et pour la Loi mais l'assurance de son regard et l'expertise de quelques gestes avaient suffi à le convaincre. De son côté ce grand brun à la peau mate et au regard dur lui avait semblé être envoyé tout droit par la providence. Quelque chose sous la peau l'avait immédiatement chatouillée et si Lucky n'avait pas pris les devants en posant sa main sur sa cuisse elle se serait fatalement jetée à son cou. Ce n'était pas la première fois, à Marseille Lucky avait toujours une fille accrochée à ses basques. Le Petit alluma une cigarette, souffla la première bouffée loin devant lui et la sentit aussitôt revenir et glisser sur son visage comme un voile léger. L'arrivée brutale de cette fille était un coup dur.

Elle avait l'air d'une conne avec ce noir
sur ses lèvres et sur ses ongles. Une petite bourgeoise
qui cherche les frissons, pensa-t-il. Avec quelque chose
de Kristen Stewart, l'héroïne des films qu'il regardait en boucle
chez la mère de Lucky. Et les grands yeux noirs
d'une chienne battue qui vous donne la patte

alors même que vous n'en voulez pas. Lucky avait dû la sauter quelque part dans les filets d'un catamaran posé sur le parking du port ou dans la cabine d'un de ces bateaux perchés sur des bers rouillés qui attendent hors de l'eau l'antirouille orange des carénages d'automne. À l'épreuve du sel et des coups de langue râpeux de l'eau frayant entre les catways instables. Des coups de langue et des caresses du bout des doigts jusqu'à ce que la fraîcheur de l'aube ne les engourdisse elle et lui. Jusqu'à ce que la brise d'automne ne fasse de leurs visages d'angelots ivres des masques aux cernes profonds, les os saillants sous les peaux translucides. Maintenant ils l'avaient dans les pattes et Lucky faisait comme si tout était normal. Ils étaient là depuis la veille, échoués sur la grève. Le Petit avait dormi en chien de fusil à l'arrière de la Clio blanche et c'est eux qui l'avaient réveillé tôt le matin pour lui proposer un café dans une brasserie déserte. Il les avait suivis en freinant volontairement ses pas, ankylosé et grognon comme un vieillard malade. En affichant ce petit air

buté contrarié par sa présence à elle qui venait tout foutre en l'air. Dès le matin il avait voulu la frapper et la chasser en lui jetant des pierres dans les flancs. Il longeait les murs en passant ses doigts sur le granit rugueux des grandes bâtisses malouines et se demandait ce qu'ils faisaient là. Pourquoi ils avaient bifurqué sur le tracé bien défini de la longue route qui devait les conduire de Marseille à Calais.

Le pick-up carbonisé de Mammon était loin désormais, pourtant le Petit devait toujours faire un effort pour ne pas y penser. Et pour la première fois Lucky faisait le sourd, se laissait promener par la queue et souriait pour gober des baisers bien trop mûrs pour la saison.

La Fille parlait peu. Elle collait le garçon et l'embrassait dans le cou en prenant une moue boudeuse lorsqu'il l'envoyait paître ou lorsqu'il se foutait d'elle. Une petite conne romantique aussi poisseuse qu'un sirop pour la toux. Le Petit n'avait pas compris son prénom et elle ne l'avait pas redit depuis le matin. Un prénom vraiment breton, c'est bien là tout ce dont il se souvenait. Rien de plus cruel que d'oublier le nom d'une personne, songea-t-il. De quoi la tuer de la pire manière. Et le Petit n'aimait pas l'attention particulière que Lucky lui portait. Jusque-là Lucky s'était contenté de quelques filles à qui bien heureusement il n'avait jamais proposé de les suivre, sinon ils n'auraient pas fait toute cette route avec la chance des vagabonds et des étoiles polaires plein les yeux. À l'occasion des étrangères aux yeux purs et des putes bien cambrées dont le Petit tenait registre dans les plis secrets de sa mémoire. Aucune n'avait voulu de lui, repoussant ses billets comme la main qui mendie. Il était ce puceau timide dont on pinçait les joues pour les faire rougir. Pendues au bras de Lucky, chaque fois elles s'étaient moquées de son corps d'enfant en lui proposant de repasser dans un an ou deux avec un pénis d'homme et des gestes brusques. Trois minuscules années formaient l'infranchissable ravin qui les séparait. Pourtant le duo s'était resserré durant les mille deux cents kilomètres de leur cavale et ils se sentaient désormais comme des frères l'un pour l'autre. Plus que des frères, songeait le Petit. Des associés, disait Lucky. Pour le pire du

passé et les misères à venir. L'amitié c'était cette grande farce des petites meutes qui les satisfaisait amplement et leurs destins étaient désormais liés. Jamais ils n'avaient reparlé de ce qui s'était passé sur les hauteurs de Dolceaqua mais leurs silences se croisaient souvent et ils savaient l'un comme l'autre qu'ils n'oublieraient jamais ni le sang dans la poussière ni la fumée des corps carbonisés. Des images continuellement brassées dans le tumulte de leur sillage. Le Petit balaya de la main le ciment autour de lui, chercha des yeux quelque chose à jeter dans l'eau pour attirer l'attention de Lucky puis se leva péniblement et s'étira comme un chat. Une fois debout sur le parapet il sentit la fraîcheur du vent plus nettement et fit les premiers pas en regardant ses jambes. Il n'aimait pas ça, ni les taches ni les souillures. Le vent froid l'avait engourdi jusqu'aux os et la faim lui fit voir quelques chandelles. Il dépassa Lucky et la Fille sans qu'ils lui prêtent attention. Au bout de quelques mètres il sentit pourtant qu'ils s'étaient levés après son passage et qu'ils marchaient désormais tous les deux sagement derrière lui en longeant le bord du parapet. Une fois parvenu au bout du parking le Petit s'arrêta près de la porte arrière de la Clio et attendit en se recoiffant qu'ils soient montés pour l'ouvrir. Il lécha ses doigts pour plaquer les mèches trop longues de chaque côté de ses oreilles.

J'ai la dalle, dit-il. Et parler le fit **grelotter**.

Sylvain Coher
*Sylvain Coher, pensionnaire à la Villa Médicis
en 2005-2006, a publié les romans Hors saison (Joca Seria, 2002),
La Recette de Stein (Joca Seria, 2004), Facine (Joca Seria, 2005),
Fidécimmis (Naïve, 2006), Les Effacés (Argol, 2008)
et Carénage (Actes Sud, 2011). Il écrit également
pour le théâtre et l'opéra.*

Après une longue apnée

Julien Mabiala Bissila



Un soir, la sœur cadette de Dechavanne, mon regretté ami mort ou disparu au front, était menacée par une dizaine de voyous armés. Ils l'ont traînée par terre, comme une vulgaire chienne, devant sa mère. Elle criait mon nom : « Tonton Julien ! Ne me laisse pas partir avec eux ! ». La mère a tenté de voler au secours de sa fille. Mais elle a été propulsée par des violents coups de crosse. Elle saignait comme une fontaine, le visage dans le sable, un brodequin posé sur sa nuque. J'étais là debout, impuissant, caché derrière le rideau et, à quelques centimètres de ma main, se tenait la ferraille de Monsieur Kalachnikov. J'ai serré mes dents, très fort. Je n'étais plus là. Que fallait-il faire ?

Nous étions en 1997. Alors que je fuyais la guerre, j'avais été fait prisonnier dans un camp tenu par des soldats angolais. Je me souviens qu'il y avait des mines alentour. Les soldats nous disaient : « Si vous tentez de fuir, vous sauterez ! ». Ils avaient un accent de merde et on était mort de rire. La nuit, on entendait les mines exploser quand les fuyards essayaient de s'échapper.

« Putain, ils étaient sérieux ? ». Les soldats abattaient devant nous ceux qu'ils attrapaient et exposaient les corps aux yeux de tous sur la place d'expo. Arrivés dans ce camp, on était autour d'une centaine de jeunes, des familles avec enfants et

vieillards, vieillards transportés dans des brouettes. Avec le temps, le camp s'est transformé en une ville de deux à trois mille habitants. Le camp, c'était juste un espace vert sans maison sans rien. Eux, les soldats angolais, vivaient dans des trous recouverts d'herbes. Ils étaient là pour aider l'armée congolaise. Un bruit courait qu'ils avaient vingt ans d'expérience de guerre. Nombreux d'entre eux avaient grandi sous la voix des bombes. Arrivés à sept ans, ils avaient la mort dans le sang. Des experts quoi ! Alors on avait peur.

« Tonton Julien ! Ne me laisse pas partir avec eux ! ».

Je revois la mère...

Dans ce camp on n'était pas nourri, pas d'eau, juste un puits avec de l'eau sale, impossible de faire boire deux mille personnes ! Des bagarres, des insultes... Bref. Rien que cette eau faisait déjà des ravages. On dormait à la belle étoile. Ne sachant toujours pas ce qui nous attendait les heures qui suivaient. Qu'attendaient-ils de nous ? Aucune idée. On tournait en rond avec l'idée de s'échapper un jour. On avait liberté de circuler dans la journée sur un espace défini, à des heures précises. Pour survivre, les gens pratiquaient le troc. Encore fallait-il avoir quelque chose à troquer. Chez moi, on ne voyage pas, on déménage. Chaque déplacement est un déménagement.

On a l'habitude de partir, avec des provisions énormes et des tas de choses parfois inutiles, mais à ce moment-là, tout avait une valeur vitale. Vin de palme, farine de manioc, de l'aspirine, plastiques, parapluies, cochons, moutons, dictionnaire, livre de cuisine, du sel, sapin de Noël, poste téléviseur, matelas, moustiquaires, bicyclettes, gasoil, moquettes, sommier d'un lit, marmites, machine à écrire, mercurochrome, pansements, vin rouge, poules... Tout avait un sens, sauf un type qui transportait une gigantesque cloche d'église. Pourquoi ? Je ne sais pas. Moi, j'avais échangé de la canne à sucre contre mon appareil photo. Avec le temps, j'ai échangé mon baladeur contre la viande de je ne sais quoi. Nous avons mangé le chat à plusieurs reprises en se disant que c'était des chats sauvages. Peut-être même du chien. Chien sauvage, histoire d'avoir la conscience tranquille. Tu as des poules, j'ai du manioc.

Je dormais par hasard à côté d'une jeune dame qui avait bâti une sorte de hutte avec des grands plastiques en cas de pluie. Elle était belle. Je crois que c'est à cause de ses yeux que je me suis arrêté là. Avec ces deux enfants et son petit frère, un ado. Ce dernier avait emporté avec lui, dans la foulée, ses cochons d'Inde comme animaux de compagnie. Avec la famine, la mère a proposé au gamin de collaborer... de comprendre. Le gamin pleurait. J'étais là. Je comprenais son chagrin. On n'avait plus rien à manger. Tout le monde avait un sourire étrange chaque fois qu'il voyait ces cochons d'Inde dans leur cage. « Ils sont gros et gras », complimentaient ceux qui passaient par là. J'avais faim, très faim. J'ai accepté de rendre service. Tordre le coup à ces charmants cochons d'Inde. Ce soir-là, je faisais désormais partie de la famille. C'est avec cette femme que je m'enfuirai plus tard quand les viols et les exécutions commenceront à s'accumuler. La rage et le sentiment d'impuissance... C'est fou.

Par la suite, j'ai appris que des hélicoptères avaient bombardé ce camp. Je ne sais pas combien il y a eu de morts. Un soir, j'ai vu la dame revenir avec des boîtes de conserve. Putain ! Il y avait des écrits en portugais dessus. Elle m'a avoué que c'était un copain angolais qui lui avait... « Enfin, tu comprends ? C'est une chance pour moi d'être ici car par hasard, mon amoureux est un colonel de l'armée angolaise ».

Elle m'a assuré que c'était quelqu'un de différent. Quelqu'un de bien. J'étais déçu. C'est quoi quelqu'un de bien ? Ce n'est pas parce que quelqu'un te grimpe si bien qu'il devient quelqu'un de bien. Je m'en fous de ces boîtes de conserve. Des gens qui n'hésitaient pas à mettre une balle dans la tête d'une pauvre femme qui a essayé juste d'aller chercher à manger dans le village d'à côté pour ses enfants, et quelques minutes après, son corps, un trou dans la tête, est exposé au milieu de tous pendant des jours et des jours à côté de ses deux gosses de huit et onze ans qui pleurent ! De ces gens peut vraiment sortir quelqu'un de bien ? Merde !

Un autre soir, ce fameux « quelqu'un de bien » est arrivé. Un mignon garçon, propre, un vrai officier, la trentaine, un colonel avec deux gardes du corps crasseux. Il parlait bien français, les autres bricolaient le français avec du portugais et ça donnait ce que ça donnait : des contradictions, des

fausses manœuvres. Tu disais : « Merci, c'est gentil de votre part », et le soldat te mettait une balle dans la jambe. Mais lui parlait correctement français et avait l'air intelligent. Il a dit qu'il venait de démissionner, car sa mission était de protéger la frontière entre le Congo et l'Angola, et aussi de protéger la population de Dolisie-ville contre les rebelles. Mais depuis quelques semaines, il avait reçu l'ordre de tirer sur la foule aux côtés de l'armée congolaise qui déjà le faisait bien. Le bilan fut sanglant. Dans quarante-huit heures, des gens viendront ici trier des personnes, exécuter des jeunes et massacrer tout le monde. Lui n'est pas d'accord, il ne comprend plus rien à sa mission. Il ne sait plus avec qui il se bat. Il n'en peut plus, il rentre chez lui. Et comme il n'est plus chef, demain avant six heures du mat, heure du rassemblement général des soldats, il faudra partir. Pas avant, pas après, sinon elle rencontrera la patrouille qui toucherait une prime en rapportant sa tête. Cette dernière serait zigouillée en public comme les autres. Il faut donc partir avant six heures puis marcher jusqu'à Nzoungoukibamgou, la petite ville où passera le train des nouvelles recrues entre quinze et seize heures. Devant le tunnel de sept kilomètres, il y a la petite case qui servait de bâtiment de la gare. Arrivée là, le train s'arrêtera rien que pour toi, un de mes hommes se chargera de toi jusqu'à pointe Noire. Moi je pars en hélicoptère et je n'ai pas le droit de t'y faire monter avec tes enfants. Bonne chance, surtout pas de bagage. En silence, sans avertir les autres.

La dame m'a proposé de partir avec elle. Elle avait peur. Moi j'ai proposé à ceux avec qui j'avais sympathisé de partir et ainsi de suite. On était finalement plus de trois cents à vouloir partir. La nouvelle a circulé et c'était dangereux. Je n'avais pas le choix. Je sentais bien que nos dernières heures se pointaient à chaque respiration, à chaque exécution. Il fallait partir, mais avec toute cette foule, ce n'était plus possible. On n'a pas dormi. On s'est tous rapproché de la clôture barbelée, on surveillait nos montres. À cinq heures, on était prêt, mais une dizaine s'est dégonflée ; à cinq heures trente, plus de la moitié s'est dégonflée. À six heures, on n'était plus qu'elle et moi, ses deux gosses et son petit frère. Putain, il ne fallait pas reculer. Beaucoup s'attendaient à revoir nos cadavres ce soir. Ils ont pleuré alors qu'on était encore en vie.

On est parti, la peur dans l'âme traversant la petite savane, puis une petite forêt avant de débarquer sur le premier village. Aucune âme qui vive, l'odeur, le silence, l'horreur. Des cadavres dilatés partout qui jonchaient les rues. Mon Dieu ! En quelque temps, ils avaient massacré autant de gens ! La dame a pissé dans ses habits incapable d'enjamber ces cadavres. Elle tremblait, poussait des cris à chaque découverte. Puis elle s'est arrêtée et m'a proposé de rebrousser chemin. J'ai dit, c'est trop tard maintenant. J'irai sans toi. Repartir veut dire croiser forcément la patrouille. Je me vois une balle dans la tête, le corps exposé au milieu de tous. La cervelle dans le sable. Non ! Pas question. J'avais, j'étais devant en éclair. À chaque intersection de rue, il fallait prier Dieu douze fois car un soldat pouvait nous voir passer même à cinq kilomètres. Quel gâchis ! On marchait, les enfants posaient des questions : « Pourquoi le monsieur là est allongé le visage par terre ? Pourquoi la maman là est ceci, pourquoi cela ? ». Une seule phrase, « Chut ! ». Seigneur, Seigneur... On respirait le nom du Seigneur, même moi, qui longtemps pensais que Dieu, c'était juste un canular, je l'invoquais quand même. On ne sait jamais. En plein silence, qu'est-ce qu'on entend ? Deux coups de feu de kalach. La dame a hurlé, les enfants ont commencé à pleurer. J'ai cru que l'un d'entre nous était touché. On s'est vite faufilé entre deux maisons entourées par des plantes de saka saka (les feuilles de manioc). Et là, la grande surprise. Entre nos pieds gisait une famille entière en décomposition, entassés les uns sur les autres. Le cadavre de la mère avait encore son bébé attaché derrière le dos. Horrible... Ignoble... L'espace était réduit. Ça puait fort. Des mouches, des asticots. Nos pieds touchaient les macchabées. Le plus dur, c'était les enfants. Mettez votre main sur la bouche d'un bébé, il criera encore plus fort. Heureusement que la maman lui a fourré sa grosse mamelle en pleine gueule ! Et c'est elle, la maman qui pleurerait à son tour. À elle, qu'est-ce qu'on pouvait lui fourrer ? L'instant d'après, on va peut-être rejoindre ces cadavres à même le sol et qui nous regardaient les yeux ouverts. Tout d'un coup, on l'a vu passé, celui qui avait tiré. Il était seul, ivre, une bouteille de liqueur dans l'une de sa main et dans l'autre son arme, zigzagait en buvant son pas-tis comme si c'était de l'eau gazeuse. À chaque vacillement, il

tirait en l'air, sur des maisons vides, dans les arbres, juste par plaisir... À chaque coup de feu, on lâchait un cri étouffé, incontrôlé. Ce mec pouvait nous buter par hasard juste en tirant dans notre direction. Je sentais sur mes pieds l'urine chaude de la dame qui passait. Le bébé avait détaché sa bouche de la grosse mamelle de sa mère sans que celle-ci ne se rende compte. Il nous regardait en silence sans crier, sans glousser, comme un adulte qui comprenait la situation. Il avait grandi en quelques secondes et c'étaient nous les adultes qui tremblions et pleurions au fond de notre cœur. Il a fallu dix minutes pour partir de là. Nos jambes refusaient presque d'avancer. Comme si on arrivait à la fin d'un marathon.

« Tonton Julien ! Ne me laisse pas partir avec eux ! ».

Je revois la mère qui tente de voler au secours de sa fille...

Je voulais rejoindre la ville de Pointe-Noire. Elle était à deux jours de train. Des soldats rançonnaient les voyageurs. Je n'avais pas d'argent. Et ma carte d'identité pouvait me trahir par la première lettre de mon nom. Chez nous, quand ton nom porte une voyelle comme première lettre, on sait tous que tu es originaire du nord du pays et si ton nom porte une consonne comme première lettre, rien à faire, tu es originaire du sud du pays. Un peu comme Hutu et Tutsi, très facile à repérer par ton nom. Et puis, y a ceux qui sont nés d'un père du nord du pays et d'une mère du sud du pays, ceux-là sont originaires d'où ? Je risquais d'être abattu. Je sentais que je n'arriverais pas jusqu'à Pointe-Noire. Ces choses-là, tu les sens. J'ai donc décidé de ne pas prendre le train.

Première raison, quand le train s'approchait, c'est pas le moteur de la locomotive qu'on entendait, mais plutôt un festival de coups de feu pour signaler un arrêt éminent au conducteur. Imagine un train avec des centaines de soldats sur le toit. Imagine des armes lourdes posées sur la locomotive et qui crépitent comme un orchestre volcanique pour juste annoncer un arrêt. Imagine des tonnes de sacs de riz, des objets pillés, postes téléviseurs, lave-linge, des canapés en cuir, des réfrigérateurs, des fauteuils roulants et même des motos, accrochés sur le pare-brise de la locomotive. Dès que ce genre de train surgit, tu détales, rien à faire, et c'est ce que nous avons fait. Détaler avec des enfants qui criaient.

Un train sorti de l'enfer. Un soldat est descendu et s'est mis à hurler le prénom de la jeune dame. Elle m'a dit : « C'est moi, allons-y ». Et là, je me suis dégonflé.

Ce soldat a reçu un ordre. Arrêter le train pour faire monter une jeune dame, la maîtresse de son chef avec trois gosses, point final. Moi je ne faisais pas partie de sa mission. Il peut me soupçonner d'être l'amant de la maîtresse de son chef. Une balle dans la tête, affaire réglée ; elle, elle ne pouvait rien empêcher. J'ai dit, non, mon voyage s'arrête ici. Elle a insisté et je me suis enfui derrière la gare, c'était presque une forêt. J'ai vu comment le type déguisé en Rambo les balançait dans le train comme des chiens en hurlant des ordres, ensuite il a lâché une rafale et tout le monde s'est mis à tirer en l'air pour signaler au conducteur que le train pouvait quitter la gare.

La deuxième raison qui m'a empêché de monter dans ce train, c'est parce je gardais un mauvais souvenir de cette ligne deux ans auparavant... C'était la nuit. Les militaires ont stoppé le train en tirant des coups de feu en l'air. Ils sont entrés dans les wagons plongés dans l'obscurité et ont braqué leurs lampes vers nos visages en intimant l'ordre à certains d'entre nous pris au hasard de descendre. Descendre où et pourquoi ? À chaque question, tu avais un coup de brodequin, ou un coup de crosse dans le visage comme réponse. Et quand le crak-crak de la kalach résonnait c'est toutes les femmes qui te suppliaient d'obéir en pleurant. Parce que l'instant d'après pouvait être fatal. Je suis descendu. On était quatre ou cinq jeunes, on a suivi un petit chemin. Il faisait sombre. Il y avait un conteneur. Les soldats nous ont donné l'ordre de nous déshabiller et d'y entrer. J'ai ôté ma chemise. Les soldats avaient bu. Ils ont commencé à se chamailler. Ça a fait diversion. J'ai ramassé ma chemise et j'ai refait le chemin en sens inverse, le plus discrètement possible et je suis remonté dans le train qui a démarré aussitôt. Les autres garçons sont restés, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. J'ai senti que cela pouvait se reproduire. Je suis donc parti à pied vers la forêt. J'étais seul. J'ai rencontré des familles avec lesquelles je construisais des liens. Mais à chaque bombardement, les gens s'éparpillaient dans tous les sens et il fallait recommencer à zéro. On ne savait pas comment tout cela allait finir. Est-ce qu'on allait vraiment s'en sortir ?

« Tonton Julien ! Ne me laisse pas partir avec eux ! »
Je revois sa mère qui tente de voler au secours de sa fille.
Je revois son visage dans le sable.

Un jour, dans un village, dans une case, j'ai trouvé deux exemplaires du roman *L'Anté-peuple* et de *La Vie et demie* de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi. Je ne sais pas comment ces livres étaient arrivés là ! Il y avait aussi un petit drap. La nuit où il a fallu fuir à cause des coups de feu, je dormais. J'ai juste eu le temps de tirer le drap, prendre les livres et partir parce que partout où vous allez, même s'il vous manque à manger, au moins vous avez un drap pour vous couvrir. Ces livres, je les ai trimballés partout ! Je les ai lus et relus. Il manquait les trois premières pages dans *L'Anté-peuple*. J'avais envie d'écrire mais je n'ai pas écrit. Ce n'était pas possible. C'est après, en sortant de là, que j'ai écrit. Je me rappelle une fois avoir écrit de la poésie sur un vieux cahier que j'avais trouvé. Les pages étaient toutes mouillées. Il fallait les décoller. Ce cahier, je l'ai perdu car il fallait toujours fuir dans l'urgence au moindre son des hélicoptères au-dessus de nos têtes, ou bien des coups de feu. Mais dans la forêt, dans tous les villages où je me suis arrêté, j'ai toujours essayé de faire du théâtre avec les enfants et leurs parents. Le soir, nous montions des petits spectacles avec des personnages comiques sur le mode de la dérision. Ça m'a beaucoup aidé. C'était des moments magnifiques, magnifiques...

Le couloir humanitaire de Mayombe s'est ouvert. J'étais arrivé à un point où je n'en pouvais plus. Dans la forêt, beaucoup d'adultes et d'enfants mouraient à cause de la diarrhée ou d'autres maladies. Il n'y avait pas de médicaments. Le manque de sel provoquait une maladie qu'on appelait « Michelin ». Les gens gonflaient. Même si on ne savait pas si ce couloir était sûr, j'ai décidé, après deux mois de réflexion, de l'emprunter. J'avais toujours cette technique de m'infiltrer dans un groupe où les femmes étaient les plus nombreuses. Être dans un groupe de jeunes hommes était trop dangereux et violent. Les femmes, je pouvais les aider, porter leur fardeau, être avec elles. Je me sentais en famille. En cas de problème, elles se mettaient à pleurer et disaient que j'étais leur fils ou leur frère. Aujourd'hui, je dis à ma mère que ma mère, ce sont

toutes les femmes que je rencontre. Je pense à toutes celles qui ont pleuré pour moi, pour que je reste avec elles et que je ne sois ni enlevé ni exécuté. Oui. À certaines barricades, des soldats regardaient nos mains ou nous déshabillaient. Si les mains étaient dures ou si nous avions des marques sur le corps, ils disaient que nous avions fait la guerre et nous ne pouvions pas passer. Beaucoup de personnes sont mortes dans ces couloirs humanitaires. Le seul à avoir été contrôlé par le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés a été celui du Beach, du nom du port de Brazzaville, que j'évoque dans *Crabe rouge* et qui a donné lieu au « procès des disparus du Beach » en 2005.

J'ai cru un instant que ma route s'arrêtait devant la dernière barricade de Montbello, une gare où il fallait enfin emprunter le train après vingt-six jours de marche. Deux jours avant on avait eu de la chance. Un tracteur de l'ONU, ou du gouvernement je ne sais pas, est venu à la rencontre des réfugiés fatigués. Ce tracteur faisait des allers-retours entre Montbello, la gare ferroviaire, et le centre d'accueil où on était arrivé. Une cinquantaine de kilomètres entre les deux. J'ai attendu deux jours pour pouvoir y monter. Le jour J seuls les femmes et les enfants y avaient droit. Les jeunes devaient marcher. Elles sont parties, les larmes dans les yeux. J'avais l'impression de perdre toute ma famille. Sans ces femmes, je n'étais rien. Être un jeune isolé, c'était dangereux. J'ai senti que le scénario touchait à sa fin. Au dernier barrage où on remarquait une forte présence militaire, on a croisé les doigts. Et là je vois un militaire costaud avec des lunettes noires qui me fixe et me dit : « Mabiala ? ». Je reste sans réponse. Je tremble. Il ajoute : « Mabiala Bissila Julien ? ». À ce moment, je pense à ma mère, mes frères, à tous ceux qui m'ont exprimé leur amour pendant ces deux ans. J'ai dit : « Oui ». Avec son arme, il a fait le geste pour désigner de me mettre à l'écart. Un peu comme à l'aéroport quand ton passeport n'est pas fiable. Tranquillement, il a continué le contrôle. Pour moi, ma vie s'arrêtait là. Ce type me connaissait. J'ai retraversé les dernières années de ma vie dans ma tête pour retrouver quelqu'un que j'avais blessé moralement, physiquement ou je ne sais comment... Je ne voyais pas qui était ce mec. Si, si, si, je voyais le rapport, enfin un peu avec cette ville de Montbello.

Oui, quand j'avais quatre ans, mon père était directeur du collège ici dans ce bled paumé pendant deux ans. J'ai quitté cette ville, j'avais six ans et là, à ce moment, j'en avais vingt-quatre. Vingt-quatre ans et on n'est plus jamais revenu à Montbello. Est-ce que ce type a reconnu mon père par mon visage ? À l'époque, quand quelqu'un redoublait une classe, il pouvait s'en prendre à son instituteur. Et puis, le fouet faisait encore partie du ministère de l'Éducation et de l'Enseignement public. Quand le petit groupe de jeunes contrôlés est passé, le fameux militaire est revenu vers moi toujours avec ses lunettes noires, ses pectoraux énormes. Il était impressionnant, il m'a dit : « Tu te souviens de moi ? ».

Seigneur ! Les règlements de compte commençaient avec cette phrase légendaire : « TU TE SOUVIENS DE MOI ». Puis venait le coup de feu dans les entrailles ou entre les deux yeux. J'ai vu ces scènes plusieurs fois avec ce « TU TE SOUVIENS DE MOI ». Je n'ai jamais pensé que cela pouvait m'arriver. « Non, tu ne te souviens pas de moi, Mabiala Bis-sila Julien ? Ne pleure pas Julien, alias Fanny ». Putain, y a que ma mère qui m'appelait comme ça quand j'étais petit. « Fanny ». Attends, attends... Il avait dit « Fanny ». J'étais le fils du directeur du seul collège de Montbello. Nous habitions des grandes maisons de fonctionnaires sur une colline aux côtés du directeur du CFCO (Chemin de Fer Congo Océan), directeur de la CO.Mi.LOG, gigantesque compagnie d'exploitation du minerai manganèse, enfin le secteur résidentiel de luxe quoi. On fait, on était des « bourgeois ». Putain, je n'avais pas le choix d'être « bourgeois » à quatre ans ! Et je n'ai rien contre les vrais bourgeois, j'avais quatre ou cinq ans ! On avait l'électricité et l'eau gratuitement pendant que le reste de la population se ravitaillait encore dans la rivière Louvila, une rivière dans laquelle on faisait la lessive, les bêtises, la vaisselle, la natation, les enfants, et quand le ventre l'exigeait, on y faisait caca et pipi... Bref. Moi, à quatre ans, j'avais presque un studio à moi tout seul ! Il y avait dans cette ville deux postes téléviseurs noir et blanc. Celui du directeur de la CO.Mi.LOG et celui de mon père. Je ne vois pas la différence entre une salle de cinéma UGC et notre salon pendant le journal de vingt heures. Une solution : le poste dans la cour car souvent, le lendemain matin, ma mère retrouvait des gosses derrière

son canapé, des enfants qui n'appartenaient à personne. Pendant trois jours, la police n'avait toujours pas retrouvé les parents. Des femmes venaient suivre la télé et abandonnaient leur gosse sous prétexte que dans notre famille, ils auraient plus de chance de réussite ! Et puis, c'était l'époque où partir à l'école n'avait pas d'âge. Tu pouvais commencer le CP1 à vingt-deux ans aux côtés des enfants qui venaient d'en avoir huit. Au lycée, les élèves étaient trois fois plus âgés que l'instituteur.

Moi à cinq ans, j'étais au CP1 ! Du jamais vu. J'étais l'enfant le plus intelligent de la ville, un génie. Tout le monde était mon ami. Mais lui avait gardé quelque chose de moi. Ce « Fanny ». Qui pouvait être ce mec ? « Fanny, tu ne te souviens de rien ? On a été dans une même classe au CP1. Tu étais mon ami. Tu peux passer. Bonne route et rentre bien chez toi ». Je pissais, je pleurais... Je marchais, je volais...

« Tonton Julien ! Ne me laisse pas partir avec eux ! ».
Je revois la mère qui tente de voler au secours de sa fille. Je revois
son visage dans le sable. Un brodequin posé sur sa nuque.

Arrivé à Brazzaville, mon quartier était méconnaissable. J'ai cherché la maison de mes parents mais elle n'existait plus. Tout avait été écrasé, rasé. J'ai retrouvé la maison de mes grands-parents. Ma grand-mère avait fui, mais elle venait de rentrer. Elle pensait que j'étais mort ! J'avais envie d'écrire tout ça, mais toujours pas possible. L'écriture est venue toute seule.

Un soir, un de mes amis, l'un des rescapés du massacre du Beach, avait été blessé par balle au visage. Pendant la fusillade, les soldats l'avaient cru mort puisqu'il était sous les autres cadavres. En 2005, au moment du procès des disparus, mon ami n'a pas pu témoigner. Car s'il vit aujourd'hui, c'est parce qu'il est considéré comme mort. J'ai trouvé cette situation injuste. Oui. Nous avons suivi le procès comme une vraie série télé. On se réunissait dans les bars pour le regarder. Celui dans lequel j'étais s'appelait Crabe rouge. Tout le pays était tellement content de voir que ces types pouvaient être sur le banc des accusés. Mais finalement, c'était juste du théâtre. Les présumés innocents venaient dans la salle du procès avec leur garde du corps, ils rentraient chez eux

le soir et avaient gardé leur fonction de chefs de police ou de généraux d'armée. Tous les coupables ont été acquittés. Pourtant, tout le monde les avait vus faire. On les connaît. Ils dirigeaient les opérations. Ils ont abattu des gens en pleine rue, dans les marchés. Après le procès, je suis rentré chez moi et en une nuit j'ai écrit la pièce *Crabe Rouge*. Comme ça, d'un trait. C'est parti tout seul comme une balle. C'était un coup de colère. Mais pour parler de ces événements il fallait que je « m'éloigne » d'eux. J'ai eu l'idée de créer des personnages assez comiques dont celui du sourd qui est en fait mon ami rescapé. Chez nous, un sourd est quelqu'un qui parle très fort et qu'on appelle Baba. Autour de lui les gens rient. Était présente chez moi l'idée de témoigner sans que les mots soient utilisés avec l'unique fonction de témoigner. J'avais besoin de créer un univers où les mots soient détournés. Ça me permet d'être plus à l'aise pour parler de sujets graves. Dans mes pièces, les mots s'entrechoquent dans une sorte de dissonance verbale qui pourrait renvoyer à un réel désaccordé et outrancier. Oui. Nous vivons une réalité qui devrait être impossible mais qui est pourtant présente, comme jeter les gens dans un fleuve, les enfermer dans des conteneurs, etc. Alors pourquoi ne pas traduire la beauté d'une femme en employant un vocabulaire qui n'a aucun rapport avec le corps humain. Parce que les choses sont toujours au-delà. Oui. Je crois que l'ignominie du monde est toujours quelque chose qui vous dépasse et pour laquelle il n'y a pas d'explication. Alors comment traduire cela en mots ? Comprendre va être difficile. Nous ne sommes d'ailleurs pas toujours obligés de comprendre. Nous écrivons dans le chaos, même quand nous résistons. Ce chaos s'infiltre et imprègne ce que j'écris. Quand j'étais dans ce camp tenu par les Angolais, les premières victimes ont été les femmes. Quand les soldats étaient saouls, ils prenaient une gamine au hasard et restaient avec elle toute la nuit. Le lendemain quand elle revenait vers ses parents, c'était le silence et la honte. Les parents savaient que s'ils avaient protesté ils auraient été abattus. Ce silence est une torture. Comment expliquer cela dans les mots, dans l'écriture ? Tout de suite, face à l'événement, il n'y a aucun mot. C'est le silence. Comment parler de ce silence ? Dans ce silence, ce sont tous les mots qui n'ont aucun sens, qui

prennent vie et on ne sait pas comment dire. On a vécu ces enlèvements de filles plusieurs fois. C'est révoltant. Vous vous demandez alors comment vous n'avez pas été tenté de prendre une arme. D'une seconde à l'autre ? Nous sommes tous prêts à être animal et à faire la même chose que ce que nous avons subi. Nous pouvons penser que ça va nous soulager. J'ai résisté à cela parce que je savais que le jour où je rentrerai dans cette danse je n'en sortirai jamais. Dans une des maisons où j'ai logé, il y avait une douzaine de kalachs. Le jeune qui me logeait avait hérité ces armes de son frère militaire. Quand celui-ci est mort au front, il a pris une de ces armes, est parti à son tour au front, et n'est jamais revenu.

« Tonton Julien ! Ne me laisse pas partir avec eux ! ».
Je revois la mère qui tente de voler au secours de sa fille.
Je revois son visage dans le sable. Un brodequin posé
sur sa nuque. Je me vois en train de voir.

Me voilà donc ce soir, avec dans les rues de ma chair, les cris de la cadette de Dechavanne face à cette bande de brutes écervelées : « Tonton Julien ! Ne me laisse pas partir avec eux ! ».

Il y a quelques jours, une autre fille du village a été violée pendant sept jours par ce même groupe. Elle en est morte. Pour être immortels, ces foutus soldats faisaient des rituels avec le sexe des filles. Le viol était considéré comme un acte mystique pour vaincre les balles de l'ennemi. Être fort. Mais surtout un acte barbare. Leurs armes participaient au viol. Comme un pilon qui doit mordre le mil dans un mortier, le sexe était écrasé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

« Tonton Julien ! Ne me laisse pas avec eux ! ». Des hurlements qui déchirent votre être comme des coups de poignard. Que fallait-il faire ? Abandonner cette gamine qui hurlait mon nom sous les coups de crosse et attendre sept jours pour voir son cadavre, le sexe à l'envers, pillé, torpillé, zigouillé dans un marigot de sang, ou rentrer dans la danse ?

23

« Tonton Julien ! Ne me laisse pas partir avec eux ! » Que fallait-il faire ?

Écrire, écrire, écrire...

Voyez-vous, je ne fais plus que ça, écrire. Surtout, l'écriture vous fait vivre, ou plutôt, elle vous fait revivre. Elle vous donne quelque chose de vital. À un moment donné, on est complètement écrasé. Quand vous écrivez, vous avez l'impression que cela vous donne une ouverture, une respiration, un souffle et que, à chaque mot, à chaque phrase, à chaque personnage que vous faites exister, cela vous redonne la vie après une longue apnée.

Chaque scène que j'écris, c'est du souffle.

Julien Mabiala Bissila
Né à Brazzaville au Congo, Julien Mabiala Bissila est auteur, comédien et metteur en scène. Ses pièces sont lues et jouées en Afrique, en Europe et au Canada. Sa pièce Au nom du père, du fils et de J.M. Weston (Acacia, 2013) a été primée aux Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre en 2011 et lu au festival d'Avignon 2013, avec RFI et France Culture. Un extrait de Crabes Rouges a été publié dans l'anthologie L'Afrique qui vient (dir. Michel Le Bris et Alain Mabanckou, Hébeke, coll. Étonnants voyageurs, 2013)

Anamarseilles

Anne Savelli



Variation pour Dita Kepler

Prologue : l'anamorphose

L'anamorphose - le mot fait son apparition au XVII^e siècle mais en se rapportant à des compositions connues auparavant - procède par une interversion des éléments et des fonctions. Au lieu d'une réduction progressive à leurs limites visibles, c'est une dilatation, une projection des formes hors d'elles-mêmes, conduites en sorte qu'elles se redressent à un point de vue déterminé : une destruction pour un rétablissement, une évasion mais qui implique un retour. Le procédé est établi comme une curiosité technique mais il contient une poétique de l'abstraction, un mécanisme puissant de l'illusion optique et une philosophie de la réalité factice. L'anamorphose est un rébus, un monstre, un prodige. Tout en appartenant au monde des singularités qui dans le fonds humain a toujours eu un « cabinet » et un refuge, elle en déborde souvent le cadre hermétique. Les jeux savants sont par définition quelque chose de plus.

L'anamorphose n'est pas l'aberration où la réalité est subjuguée par une vision de l'esprit. Elle est un subterfuge optique où l'apparent éclipse le réel. Le système est savamment articulé. Les perspectives accélérées et ralenties ébranlent un ordre naturel sans le détruire. La perspective anamorphotique l'anéantit avec les mêmes moyens dans leurs applications extrêmes.

Anamorphoses, ou Thaumaturgus opticus, Jurgis Baltrusaitis, Flammarion, 1984, coll. « Les perspectives dépravées », page 5. Ouvrage côté 704.9 BAL, contenant à l'origine une feuille-miroir métallique servant à déchiffrer les anamorphoses cylindriques afin de découvrir dans le reflet l'image cachée. Cette feuille-miroir n'y est plus. La première chose à faire est sans doute d'en trouver une autre, ou d'y substituer un élément approchant.

27

Ce livre, que j'ai emporté à la villa Marelle, à Marseille, m'a été offert en vue de cette résidence par un ami.

Il s'agit d'un point A.

Anamarseille #1

le point A est un homme, un texte puis le livre *Anamorphoses*
le point B est un homme, un texte puis un guerrier tiré du livre A

le point C ne dit rien

Une gare, un train, une arrivée, une discussion, un emménagement : Dita Kepler dans la villa Marelle, c'est d'abord presque rien. À l'instant transformée en marches du perron sectionnées, par un figuier, à la racine, elle est fissure profonde, équilibre en attente.

On l'invite à entrer.

Pour grimper à l'étage, elle détache une tomette : l'escalier vient à elle.

Elle est clé qui tourne à l'envers, parquet à histoire, trois chambres.

Elle est spirale du sommier enroulée le long de la colonne, pont qui passe les voies.

Elle est surtout valise, livre qui pèse.

On l'invite à descendre.

Autour, le ciel s'assombrit, réinvente la mer. Les premiers jours, de la friche sur laquelle la villa est posée (un cube dans les arbres en rebord de plaque) dans l'installation elle ne perçoit qu'un sol dont les pas s'écartent, zigzags affolés qui forment des nuages tandis que l'orage, un chœur vertical, cache l'horizon. Et pendant ce temps, appât ou appel, question ou clin d'œil, le point A attend la réponse. Il lui a envoyé un texte

(à lire)

(à dire)

(à commenter).

Je ne pourrais pas avancer sans toi, sans tes mots en tête ?
lance-t-elle à cet homme (mais non, elle se tait), lance-t-elle à tous vents.

D'habitude, avec lui, comme lui, Dita K est poisson, hameçon, elle et lui alternent les prises. Cette fois, loin de leur rive commune, dans sa maison à rails, à feuilles de platanes, depuis

l'arrivée elle n'a pas donné signe de vie. Serait-elle détachée de tout, prête à renier son ancrage ? Si vite ?
(pour quelles aventures ? se demande-t-on)

Pluie, bulles, mares, mer intérieure de la friche, c'est toujours d'eau qu'il s'agit : des trombes. Mais elle, même virtuelle, n'a pas très envie de devenir têtard pour s'accommoder. Préférerait, dans La Marelle, lire ; devenir filet, nasse ; attraper leurs mots, point A et point C, tricotés serrés. Ainsi va l'amour.

Ou peut-être pas.

Enfin c'est tangent.

Le point A attend, voudrait un avis (tiens, finalement, Dita K saurait-elle penser ? Jusqu'ici elle croyait que non).

Elle pose le livre qu'il lui a offert en bord de fenêtre.

Le point B attend lui aussi, a lancé un appât semblable. Elle l'a prévenu d'un retard possible, d'une réaction différée, tandis que A se morfond (espère-t-elle). Bref elle ne dit rien : brouillard de la pluie sur rails parallèles, il y a tant à voir...

Et C ?

Le roi du silence. Comment parvenir jusqu'à lui ?

Drôle d'affaire que cette anamorphose aquatique : muets comme des carpes, tous, tandis que la pluie dresse le décor.

Que dit le texte de A ? Dita Kepler a envie de sortir : qu'il attende encore. Dehors, au-delà du pont, de la voie ferrée, elle a découvert un palais. C'est un château d'eau à verrière, une merveille de décomposition, aux fenêtres coupantes comme des lames. Allons-y, puisqu'il a cessé de pleuvoir. Je te mets dans mon sac, veux-tu ?

Mais A n'est pas un idiot : son appât contient le château d'eau dans lequel il fait apparaître sirènes, baleines, yachts, mille vies possibles. Il brasse les cartes pour qu'elle vienne jouer elle aussi. Il a raison : elle n'y tient plus, lit le texte, trop tard, il faut qu'elle réponde. Même loin de lui, libre dans la ville, ce que lui dit A produit son effet : elle est suspendue.

Point A : un texte, un fragment, mais aussi un livre, leurs mondes mêlés dans cet entre-deux qui toujours progresse et se ramifie. Qu'est-ce qu'un point d'attache : une cage ?

Un aileron ? Un propulseur ? Un rideau tiré ? Ce que j'aime m'enfermerait-il ? Comment échapper à ce que A propose de formes ?

Pour s'en dégager, elle s'adresse à C, lui décrit le château. C'est un peu dangereux : dans l'anamorphose il faut toujours qu'elle lui offre ce qu'elle trouve et quand ce n'est pas le cas c'est que tout vient de lui - ainsi, l'image du poisson, écailles enfantines, croisement des courbes.

C, silence à qui tout arrive. Ciel. Bout de la marelle. C comme craie, caillou, chaussure et cloche-pied. C qui lance le palet en détaillant le côté Terre1.

*

Pont, voies ferrées, ruelles en pente appelées avenues, impasses que l'on ouvre à tous les piétons, quartier Chutes-Lavie : sortie de La Marelle, Dita Kepler se déprend de A, de C qu'elle espère. Supprime tout ce qui pourrait s'appeler schéma, grille, syntaxe : de l'air ! Devant le château disparaissent les phrases. C'est qu'il faut ne plus rien nommer, ne plus rien transmettre... Allez hop, tout le monde dehors dedans

où bon vous plaira mais ailleurs
ailleurs que dans ma tête crie-t-elle
(si seulement).

(qu'est-ce donc que penser ? jeter hors pensées ce qui s'est installé sans demander son reste ?)
(ce jeu-là ne vaut rien)

Et donc en secret, tourner là autour sans rien en connaître afin que le lieu conduise quelque part un couloir une cave passage embouchure rivière rive saule flaque source nue en un corps flottant qui toujours s'inverse (texte défilant en Dita Kepler).

Pour bien faire, lui a-t-on appris, il faudrait la science de l'eau, l'histoire de la ville, l'œil de l'architecte. Mémoire, analyse, discours en un ordre qui au fil du temps est surtout devenu : couper la parole. Elle est démunie. Son savoir à elle s'appelle bruit. Elle approche. C comme canal de Marseille : ce qui est

gravé sur le château d'eau, ventre à l'air. Même le silence est en mots. Ce qu'il faut, c'est bien les choisir.

Son savoir à elle n'a pas de nom mais permet de prendre son envol, de passer le cap. Elle frôle la coupole - bien entendu, elle est amphibie et le haut, le bas, n'ont pas de sens pour elle. Sous les lames de verre, elle cherche ce qui pourrait l'entraîner plus loin : cartons, feuilles, écorces, trappes, échelles, conduits... Qu'est-ce qui pourrait servir, englober, extraire, déformer sans jamais détruire ?

Aérienne et liée à la pierre pour échapper aux corps vivants : désespoir de Dita Kepler, qui n'a, croit-elle, pas de plus de forme que d'esprit.

Il faut de la souplesse, de l'élément liquide rappelle A, homme qui aime les livres et ne lâche pas prise tandis que de C on ne sait toujours rien.

D'accord. En revenir au cadeau de A.
Livre ouvert, comme ça, au hasard.

Parmi les Bizarreries, de Bracelli (1624), qui travailla à Rome et à Florence jusqu'en 1649, figurent un port et un village apparaissant comme des géants couchés. L'un est étendu près de la mer. Sa tête est un donjon, son torse, des bâtiments rangés à l'intérieur de l'enceinte qui forme les épaules et les bras, les tours marquant les articulations. La jambe droite est constituée par une jetée, la gauche par deux montagnes. Revêtu d'une forme d'architecture comme d'une armure crénelée, le personnage est un guerrier, une sentinelle, se reposant au bord de l'eau.

31

Anamorphoses, page 81

Un guerrier ? Très bien, et merci.

A ne répond rien.

C se tait parce qu'il a autre chose à faire.

Mais il faut passer de l'un à l'autre, c'est urgent.

Le point B devient donc guerrier, sentinelle. À le lire maintenant (qu'on s'en souviene : lui aussi a écrit un texte, attend un retour), on le découvre plein de fureur. Ses mots frappent, boxent, plient les corps, déforment les visages. Mais lui est calme, respiration paisible du dormeur dans l'herbe ou le drap. De la force au repos, qui pourrait cingler, ne le fera pas.

Ma tête est donjon, se répète Dita Kepler.
Un donjon plein d'eau, un poisson nageant.

A, B et C en amorce, prêts à s'aligner.
Go.

Si l'on se penche, maintenant, que révèle l'anamorphose ?
Un dojo, refuge en plein air où les mouvements en gestes se pensent.

C l'y espère.

Dita Kepler est, depuis quelques années, mon avatar sur Second Life.

Jamais ou presque je n'ai utilisé l'interface du jeu. Par contre, je me sers de ce qui la caractérise (le fait qu'elle puisse changer de forme, voler, planer) pour la faire évoluer dans des lieux « réels » où je me trouve en résidence : ainsi a-t-elle traversé le Cent Quatre, à Paris et dort-elle parfois dans une maison de Montreuil (pigeonnier phare cabane de chasseurs). Malgré sa liberté de mouvement, Dita Kepler vit sous contrainte : sa tête est dans le bruit. Poreuse, mal définie, elle est parasitée par des cris, freins, slogans, injonctions diverses et progresse pour s'en libérer. Par moments, elle croise ce qu'elle nomme l'objet du désir. Il est difficile de savoir s'il l'aide ou non dans cette tâche.

Pour avancer, elle se métamorphose en éléments de décors, qu'elle quitte à mesure. Elle n'est donc pas un personnage et si l'on parle d'elle au féminin, ce n'est que sous influence.

Dita Kepler est la maison de Montreuil, le mur qui s'effrite, la fenêtre fermée, ce qu'on imagine de la chambre. Si l'on y tient, c'est aussi la femme dans la chambre, dans la rue ou dans la forêt. Mais pas forcément, et pas en premier.

(enfin c'est au choix : le choix du lecteur)

Le texte Dita Kepler apparaît parfois, par fragments : ainsi est-il possible, ici ou là, d'assister à une danse avec bancs ou d'interroger la douceur avant d'être couvert de feuilles.

Dita Kepler possède un compte Twitter qui lui sert de page.

Il arrive également que j'en lise des extraits en public.

Projet au long cours, sans début ni fin, via supports multiples : c'est libre.

Et même, qu'on le sache, Dita Kepler n'est pas toujours mon avatar : qui veut s'en empare. Certains, auteurs, joueurs, l'ont déjà transportée ailleurs. Cependant, je signe ici ses anamarseilles, entamées à la villa La Marelle, de mai à juin 2012.

En voici le principe :

Pour une raison tenue secrète, Dita Kepler va s'anamorphoser. Elle partira pour cela d'un point A et va s'allonger, se tendre, briser ses contours, bref résoudre la question de sa forme sans jamais quitter cet ancrage (le point A) jusqu'à joindre un point C dont la distance pourra varier. De l'un à l'autre devenue courbe, elle passera, parfois, par un point B.

Les points A, B, C pourront être des lieux, des textes, des hommes, des personnages, des objets, etc. Toujours aimés.

Elle, pour les lier, pourra devenir onde, fil, brin de laine, ligne, dessin, rail : nous verrons bien. S'enrouler et se dérouler, se suspendre, se disloquer, se lancer, s'extraire, ici comme aux alentours, tel est le programme.

À partir de maintenant, Dita Kepler est à Marseille, dans une villa de maître située en hauteur, le long d'une voie ferrée.

Anne Savelli

Anne Savelli a publié en particulier Fenêtres/Open space, (Le Mot et le Reste, 2001), Franck (Stack, coll. La F-rêt, 2010), Déc-r Lafayette (Inculte, 2013)... Elle tient également un bl-g « Fenêtres Open space », un site « Dans la ville haute », et mène de fr-nt plusieurs pr-jets (« Déc-r Daguerre », « Dita Kepler », « Anamarseilles »...) avec l'idée d'un travail sur l'extensi-n.

Elle était en résidence à La Marelle en 2012, où elle a travaillé sur l'écriture des Anamarseilles, et où elle a achevé avec Pierre Ménard le livre Laisse venir, actuellement en c-urs de publicati-n dans la c-llecti-n numérique « Résidences » c-éditée par La Marelle et Le Bec en l'air.

Les Chroniques



Petite recension sentimentale des parutions
récentes publiées par les auteurs
ayant été en résidence à La Marelle

If Marseille

*Benoît Gontier et Juan Manuel Villalobos
Introduction de Aléssi Dell'Umbria
L'Atinoir, juillet 2013*

If Marseille, récemment paru aux éditions L'Atinoir, a été écrit à quatre mains par Benoît Gontier et Juan Manuel Villalobos, sous forme d'une correspondance fictive échangée par les alter ego qu'ils ont créés et dont ils ont imaginé qu'ils étaient tous deux invités, en prévision de la manifestation « Marseille, capitale européenne de la culture », à y séjourner en résidence d'auteur.

L'attrait du roman tient tout d'abord à l'originalité des personnages, dont les auteurs ont, pour les besoins de cet échange épistolaire, endossé à la fois la personnalité et - ce qui est évidemment savoureux du point de vue de la langue - le mode d'expression : Demoiselle K (jeune « écrivaine-performeuse » branchée originaire de la banlieue lilloise) pour Benoît Gontier, et Agustín Altamirano (auteur mexicain déjà reconnu mais traversé de doutes) pour Juan Manuel Villalobos.

Et puis il y a bien sûr la ville de Marseille, pleine de beautés cachées mais trop soucieuse de paraître sous son jour le plus flatteur pour ne pas déchaîner la malice des auteurs. Avec humour, ceux-ci s'ingénient à dynamiter par toutes sortes de moyens la solennité de l'événement culturel (ratagés dans l'organisation, incidents imprévus, quiproquos...), le moins explosif n'étant pas le rapprochement inattendu qui se noue entre la délurée et impertinente Demoiselle K et le romantique et guindé Agustín. Il se trouve que j'avais croisé Benoît Gontier à Marseille, où je m'étais rendu non pas en résidence d'auteur, mais pour prendre part au festival Colibris consacré à des « Regards croisés entre écritures arabes et latino-américaines ».

Artiste associé à la compagnie *Peu importe*, il était l'un des lecteurs interprètes du magnifique collage de textes réalisé par sa

complice Tamara Scott Blacud à partir de différents textes des auteurs invités.

If Marseille est la preuve que, non content de bien servir les textes des autres, Benoît est capable d'en (co)écrire d'excellents...

Khaled Osman

*Juan Manuel Villalobos (Mexique)
était en résidence à La Marelle en 2011.*

Perséphone aux jardins de sainte Radegonde

Delphine Bretesché

*Photographies Camille Hervé et Gregory Valtan.
Joca Seria, octobre 2013*

« Et vous me réglez comment ? »

Voici en substance la première phrase que nous avons échangé avec Delphine Bretesché, laquelle sortait sans payer. Rouge de confusion, elle entame la conversation. Venue avec l'artiste Gaëlle Villedary au vernissage que nous organisons à la Belle de Mai, à Marseille. Nous nous retrouvons toutes les quatre à parler de l'art et de la vie, simplement. Delphine nous propose d'organiser une lecture d'un de ses textes. Elle n'a besoin de rien, juste une petite table, une lampe, et une chaise. Nous la voyons se concentrer, elle d'habitude si souriante et si légère, devenue tout à coup sérieuse, imperturbable. Sa voix s'élève dans l'espace ; elle nous emmène dans un ailleurs. Elle émeut chacun d'entre nous, profondément. Il y a ce silence autour d'elle et ces regards émus. Nous sommes suspendus à ses lèvres, Delphine est elle et plusieurs autres à la fois. Les visiteurs présents à la première lecture restent pour la seconde, sous le charme de ses mots. Un immense bonheur parcourt la salle, et à chaque fois on applaudit, bien fort.

Aujourd'hui, *Perséphone aux jardins de sainte Radegonde* dans les mains, la voix de Delphine nous hante, nous nous demandons comment elle lirait ce texte, son texte. Nous nous surprenons à lire à haute voix et

à imaginer ses intonations, son rythme, ses silences. Nous plongeons dans ses mots et nous laissons entraîner. Nous entendons la vie, la mort, l'amour, avec toute la tendresse et la poésie dont Delphine est capable. Et, sa voix se rappelle à nous à nouveau et nous emmène dans un long voyage imaginaire où se disputent la drôlerie, les grands gestes, les grands mots, beaucoup d'émotion, et des silences aussi... La vie.

Lydie Marchi et LN Boul

*Delphine Bretesché était en résidence à La Marelle
(avec le plasticien s•n•re Guillaume Laidain) de
novembre 2012 à janvier 2013.*

Étonnamment étonnée

*Arno Bertina (textes)
et Frédéric Lecloux (photographies)
Le Bec en l'air / La Friche, décembre 2013*

Confier une chronique à un lecteur associé à la fois à l'ouvrage et au sujet de l'ouvrage, comme c'est mon cas, est un exercice qui ne peut pas se résumer au seul retour sensible. Il s'agit plutôt, je crois, de dévoiler un peu les dessous d'un projet de livre, vu « de l'intérieur ».

Quand l'équipe de la Friche la Belle de Mai - dont je fais partie - produit un livre sur son propre lieu et ce que l'on y fait, quiconque d'un peu méfiant pouvait douter des réelles intentions du projet. Y aurait-il nécessité pour ce centre d'art à valoriser son existence, à y montrer « les belles choses », à en rajouter peut-être ? (J'admets avoir les mêmes *a priori* face à ce type d'ouvrages présentés en librairie). S'agit-il de prétendre que nous avons amené le photographe Frédéric Lecloux et l'écrivain Arno Bertina à révolutionner la production littéraire et photographique relative aux équipements culturels ? Je n'irai pas défendre cela ! Par contre, je suggère simplement d'avoir la curiosité d'ouvrir *Étonnement étonnée* pour en savourer

l'humour et le souci d'honnêteté.

D'ailleurs, rien qu'au souvenir des conditions de travail réelles des auteurs, accueillis à plusieurs reprises en résidence, le sourire me reprend. J'avoue que les deux seules choses auxquelles nous nous sommes appliqués (car pris dans mille activités au même moment) furent : 1/ d'avoir toujours un jeu de clefs à portée de main afin de leur ouvrir telle ou telle porte, 2/d'utiliser nos répertoires téléphoniques afin d'engager tel ou tel rendez-vous auprès de frichistes ou voisins du quartier. Ne cachons à personne que le choix de ces deux complices ne s'est pas fait sans connaître leur capacité à l'autonomie : elle allait être mise à l'épreuve dans cette ruche en bourdonnement ininterrompu cette année 2013 !

En résumé, une résidence de création qui n'avait rien d'une promenade de type tour-opérateurs, mais une vraie invitation à une investigation libre et sensible, dans les couloirs, les étages, pendant les événements ou les moments de creux qui ont jalonné l'année qui vient de s'achever.

Une fois le résultat dévoilé, la confiance que nous avions dans la qualité du travail des auteurs a pris alors la forme - il s'agit là d'une perception très personnelle - d'une redécouverte farfelue de toutes les aspérités de ce lieu. Cette Friche que je croyais connaître mais dont mille détails, qui sont les premiers à sauter aux yeux de celui qui y pénètre pour la première fois, m'avaient finalement échappé.

Les auteurs ont su mettre le doigt sur des phénomènes auxquels je devais, jusqu'alors, davantage de maux de têtes qu'une vraie compréhension. Ainsi, pour-quoi chacun, alors qu'il traverse la Friche, y va de sa réflexion sur tel ou tel panneau signalétique, sur telle rue, sur tel graff, sur tel couloir, sur tel courant d'air... ? Se passe-t-il la même chose lorsqu'on rentre dans un musée ou dans un grand théâtre de ville ? Arno et Frédéric ont senti cela, ce « truc » qui pousse chacun à se projeter et à phosporer sur ces murs et dans ces espaces. Ils

ont transformé des réactions – parmi cent autres choses – en une aventure fraîche et drôle.

On ne trouvera pas dans *Étonnement étonnée* une pensée technicienne reliée à la conception des équipements culturels. On y suivra en revanche une série d'histoires dont on doutera plus ou moins de la vraisemblance. Des récits dont l'extravagance est induite par l'originalité du lieu, qui n'est elle-même jamais louée ou directement pointée du doigt. On s'amuse et se plaît à la deviner entre les lignes et les images, et c'est très bien ainsi.

Yann Lorteau

Arn• Bertina était en résidence à La Marelle en 2012.
Il a effectué avec Frédéric Lecloux une deuxième
période de résidence en 2013, portée par La Friche,
consacrée à ce projet de livre.

Le Roman-feuilleton

Les Mystères de la capitale, Marseille et le territoire
Collectif, Photographies Renaud Marco,
Le Bec en l'air, octobre 2013

C'était le deal : être accueilli en résidence à Marseille ou ailleurs sur le territoire de Marseille-Provence et proposer, à partir du lieu de cette résidence, un feuilleton en quatre épisodes. Quatorze auteurs ont relevé le défi. Durant toute l'année capitale, ils se sont succédé afin de « mettre en littérature le territoire » et d'offrir leur vision particulière des mystères de la capitale. Les épisodes paraissaient tous les vendredis dans *La Marseillaise* ; chaque fin de résidence donnait lieu à une rencontre publique. C'est ainsi que les chroniqueuses littéraires de Zibeline ont rencontré Maylis de Kérangal, Jakuta Alikavazovic et la dessinatrice libanaise Zeina Abichared qui a eu la gentillesse d'offrir un dessin inédit aux lecteurs du journal ! De cette expérience originale un livre est né, témoin de la diversité des lieux et des écritures. Des rues de Marseille à La Ciotat, d'Istres à Silvacane, d'Aix-en-Provence à Salon, les

récits et les tons se croisent : chroniques, échanges de courriels, nouvelles, BD... Certains traversent même la Grande Bleue, tel le photographe Bruno Boudjelal, qui était en résidence à La Marelle tandis que son « frère » Sid Ahmed Semiane attendait vainement son passeport pour pouvoir le rejoindre. Cela donne *L'Attente*, une correspondance entre Marseille, Alger et Tunis. Qu'on se laisse glisser dans les eaux glacées du canal de Craponne, qu'on rêve sous les cieux illuminés de la cité du cinéma, qu'on suive un ballon rond ou des mercenaires médiévaux, cet ouvrage, agrémenté des photographies de Renaud Marco et de celles de Bruno Boudjelal, offre une très agréable promenade littéraire au cœur d'un territoire riche en histoires à inventer... et visiblement très stimulant pour les auteurs qui se sont prêtés au jeu.

Fred Robert

Bruno Boudjelal était à Marseille
et à Tunis en juin 2013, pour une résidence
portée par MPI3 et La Marelle, avec la SNCM.

BRÈVES NUMÉRIQUES

- Naissance de la revue bilingue numérique *Alkmene*, dirigée par l'écrivain équatorien César Ramiro Váscenez, avec un article de Martín Felipe Castagnet, Prix de la jeune littérature latino-américaine et résidant à La Marelle en 2013.
www.revistalkmene.com

- *La Main de l'aveugle*, de Pierre Ménard, livre numérique proposé en lecture et téléchargement gratuit. Un recueil de textes écrits autour de certaines de ses photographies publiées au quotidien sur Internet. « La photographie, comme l'écriture, est un travail de lecture ».
<http://liminaire.fr>

Les contributeurs

LN Boul - LN Boul est designer, diplômée des Beaux-Arts de Marseille, dessinant pièces uniques et produits édités. www.lnboul.com

Yann Lorteau - Yann Lorteau est chargé de projets à la Friche la Belle de Mai. Il a accompagné Frédéric Lecloux et Arno Bertina tout au long du projet *Étonnamment étonnée*.

Lydie Marchi - Historienne d'art, Lydie Marchi développe une double activité d'enseignante et de commissaire d'exposition. www.hydrilb.fr

Khaled Osman - Khaled Osman est traducteur littéraire de l'arabe vers le français (Mahfouz, Ghitany...), critique et auteur d'un roman, *Le Caire à corps perdu* (Vents d'ailleurs).

Fred Robert - Fred Robert est enseignante et critique, responsable de la rubrique « livres » pour le magazine culturel *Zibeline*.

Bulletin d'abonnement

La première chose que je peux vous dire... paraît trois fois par an.

Le prix de l'abonnement est de 17 € pour un an (3 numéros), et de 32 € pour deux ans (6 numéros).

Les frais de port sont offerts (pour la France métropolitaine).

Pour s'abonner, remplir ou recopier le bulletin ci-dessous en y joignant votre chèque adressé à l'ordre de *Des auteurs aux lecteurs* et en l'envoyant La Marelle, 41 rue Jobin, 13003 Marseille.

Nom et prénom (ou structure et nom du responsable)

Adresse de livraison

Cod postal & Ville

Adresse mail

Je souhaite m'abonner pour

☐

1 an, 3 n°s (17 €)

☐

2 ans, 6 n°s (32 €)

à partir du ☐ n° 01

☐

n° 02

☐

n° 03

Si vous souhaitez recevoir les informations de La Marelle et celle de la revue, indiquez votre adresse mail

Le Minuscule

Cette revue est intégralement rédigée en Minuscule, un caractère typographique pour les très petits corps conçu par Thomas Huett-Marchand. Celui-ci l'a imaginé après son arrivée à l'Atelier National de Recherche Typographique (ANRT), quand il a découvert les travaux d'un ophtalmologue du XIX^e siècle, le docteur Émile Javal, lequel avait développé une incroyable « Théorie des Impressions Compactes ». Ce caractère existe en cinq dessins différents et s'inscrit dans un vaste travail de recherche sur les limites de la lisibilité typographique.

Le Minuscule a reçu le *Certificate of Excellence in Type Design* du Type Directors Club de New York dans le concours TDC2 2005. Erik Spiekermann l'a également élu *Favourite Font of 2007* et Paul Shaw comme l'une des *Ten Typefaces of the decade* dans *Imprint*. La première chose que je peux vous dire... et l'équipe de La Marelle sont heureuses de contribuer à sa diffusion.

La première chose que je peux vous dire...

Incipit de *La Vie devant soi* d'Émile Ajar (Romain Gary),
Mercure de France, Paris, 1975.

Directeur de publication : Claude de Peretti

Rédacteur en chef : Pascal Jourdana

Rédaction et correction : Fanny Pomarède, Pascal Jourdana
et les contributeurs ayant participé à ce numéro.

Création graphique : www.atelierpacalo.com/

Contact : 04 91 05 84 72 ou contact@villa-lamarelle.fr

L'association Des auteurs aux lecteurs bénéficie, pour son programme de résidences d'auteurs, de l'aide de la Ville de Marseille, de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, de la Direction Régionales des Affaires Culturelles de PACA.

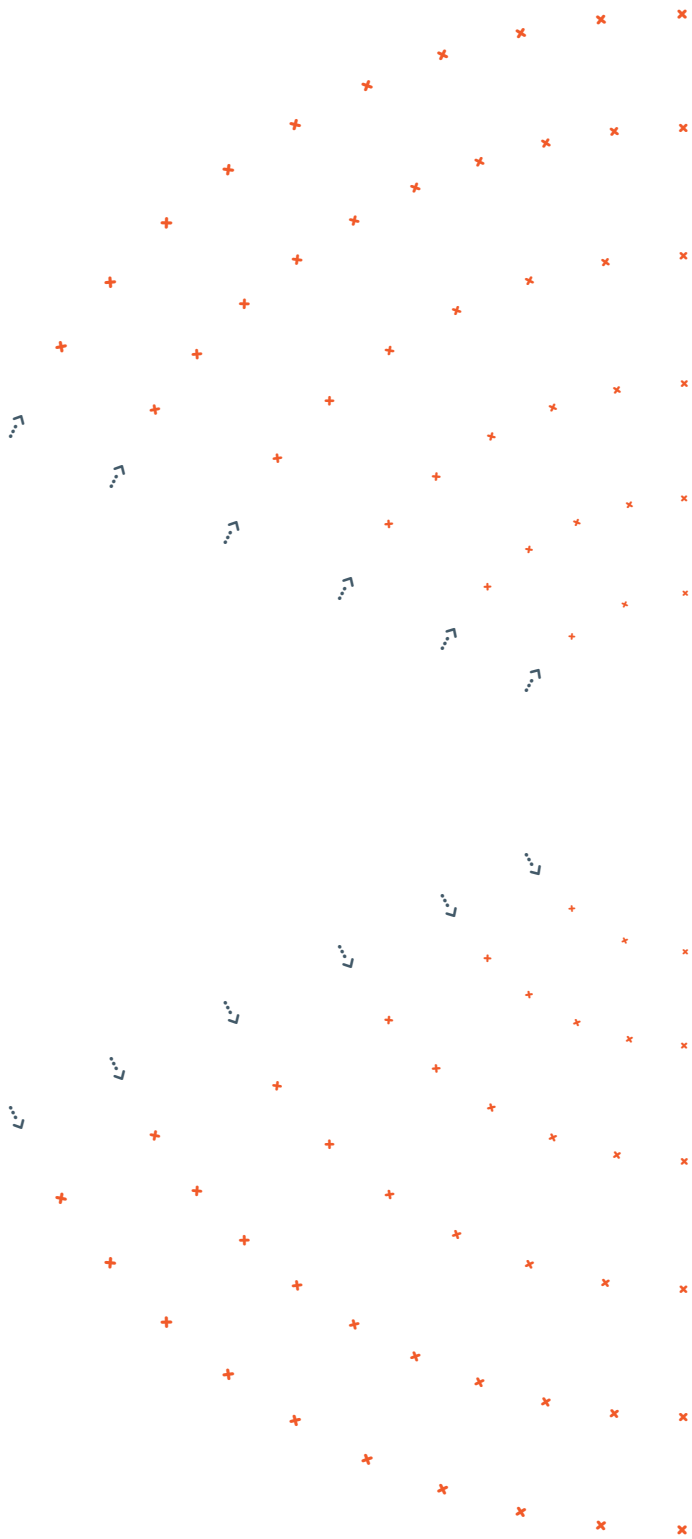
39

Achevé d'imprimer à Marseille en février 2014 par l'imprimerie Print Concept

pour le compte de La Marelle, association Des auteurs aux lecteurs.

Tirage : 500 exemplaires

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014



6 euros